



Edité par le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
36, Avenue Tibidabo BARCELONE



Institution patronée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDE de la
GENERALITAT DE CATALUNYA

Après Clichy Catalogne et France Deux peuples frères

Extraits du discours de
Léon Blum à la Chambre

«Je n'oublie pas que le salut de la République n'a pu être assuré que grâce à de puissantes réactions populaires. MAIS AUJOURD'HUI ON PEUT S'EN REMETTRE A NOUS POUR LA DEFENDRE. Nul ne connaît l'avenir. Et il se peut que la force de ces réactions populaires soit encore nécessaire! Mais il ne faut pas l'épuiser par des alertes inutiles.»

«Dans les manchettes de certains grands journaux étrangers on a pu lire: «Un combat sur les barricades de Paris... La France en proie au cauchemar de la guerre civile... L'armée de M. Daladier se concentre à Vincennes et à Clignancourt... Les troupes noires seraient prêtes à marcher...» (Rires.)

«Le premier devoir d'un gouvernement dans une telle heure, c'est de rétablir la vérité devant l'Europe et devant le monde. (Applaud.) L'ordre public en France n'est ni troublé, ni menacé. Il y a eu une commotion, un deuil, mais rien qui ressemble à une dissension civile. Comme chacun de nous reprend sa vie après la perte d'un être intime, ainsi fait aujourd'hui la France. (Applaud.) On irait contre l'intérêt de la nation en tirant une exploitation politique quelconque du drame de Clichy.»

«Je pense à ces expulsions violentes d'ouvriers soupçonnés. Ces incidents ont été provoqués par des éléments qui échappent au contrôle des organisations ouvrières. J'espère que celles-ci ne laisseraient pas introduire chez elles des pratiques auxquelles le tempérament français répugne, et qui créent l'atmosphère morale des dictatures. Mais, dans l'ensemble, tout est calme. Et le cortège funèbre de dimanche s'est déroulé sans que son caractère de dignité et de gravité ait été altéré. C'est peut-être la première fois dans l'histoire sociale que le sang a coulé sans que la classe ouvrière en ait rendu responsable le gouvernement et le régime, sans qu'un fossé se soit creusé entre elle et les libertés républicaines.»

Un évêque demande humblement un morceau de pain aux autorités italiennes

Parmi les documents trouvés sur un prisonnier italien, il y en a un de très curieux:

«Je me permets de demander, très humblement, à M. le Consul Mario Pittau, de bien vouloir faire parvenir à Son Illustrissime, quelques petits pains des restes de l'ordinaire des vaillantes troupes italiennes.»

«Humblement aussi, je vous prie d'excuser mon manque de style, dans le beau langage du Dante.»

La guerre de 1914-1918, en dépit de certaines considérations d'ordre social qui ont dénaturé sa structure, fut une guerre entre deux principes de civilisation. La France représentait la permanence de la démocratie au travers de la bourgeoisie. L'Allemagne, c'était la barbarie féodale, non encore abolie, qui voulait étendre sur l'Europe son manteau d'oppression. Cette réalité était si palpable que les masses populaires du monde entier comprirent qu'aider la France en cette occasion, c'était défendre les libertés éternelles de l'homme et les principes immuables de la civilisation. Notre petite Catalogne, qui a été dans l'Histoire le foyer de la démocratie européenne, le premier peuple où sont nés et se sont développés les grands principes de la liberté individuelle et collective, ressentit si intimement le problème français, elle se l'assimila de telle manière, qu'elle se convertit en belligérant, sinon en droit, du moins en fait: vingt mille volontaires catalans s'engagèrent dans les armées alliées et contribuèrent, modestement, mais de toute leur énergie, à la magnifique défense de Verdun.

L'Histoire se répète maintenant. Et, comme il arrive toujours, en se répétant elle se précise. Il ne s'agit plus maintenant de deux principes, de deux idéologies, il s'agit de deux profondes réalités. L'Espagne républicaine représente et symbolise tout ce qu'il y a de créateur, de juste et de libre dans l'Humanité. En face d'elle, le fascisme militariste, épouvantail sinistre de l'oppression et de la mort. Et de même que les Allemands, fidèles à leur tragique destin, joignent leur sort à celui du fascisme espagnol, ainsi le peuple français, l'authentique, non pas celui qui s'embourbe dans des sophismes indéfendables, mais celui qui vit la véritable réalité, s'enrôle généreusement sous les drapeaux de la Catalogne et de la République.

Vous voyez ainsi deux peuples, la Catalogne et la France, qui n'ont jamais été officiellement alliés, qui n'ont jamais lié leur sort ni leur vie par le truchement de leurs organismes de Gouvernement: deux peuples cependant qui, dans la communion du sang, en 1914-1918 comme en 1936, ont scellé une alliance plus forte que les pactes et les chiffons de papier!

Frères de France! Pour la mémoire des Catalans disparus en terre française, pour la mémoire des Français disparus en terre catalane! Jurons de rester unis jusqu'à la défaite totale et définitive du fascisme!

JAUME MIRAVITLLES

Il y a loin de la coupe aux lèvres

Le duc de Séville a déclaré qu'une fois installé sur le trône d'Espagne (puisque, d'après lui, son parent Alphonse XIII serait trop déficient pour régner à nouveau) il poserait sa candidature au trône de France qui lui revient de droit, l'héritier réel de ce trône étant Alphonse XIII. Nous avons autre chose à faire que de nous occuper de savoir si le comte de Paris trou-

ve cela régulier. Il nous suffit de rappeler que le duc de Séville ne cache pas à son entourage qu'il se voit déjà marcher sur Toulouse en tête d'une armée hispano-germanico-moresco-portugalo-abyssino-italienne.

Etrange coalition des envahisseurs Maures, Romains et Wisigoths s'élançant à l'assaut des Gaules.

Oui! mais gare à Vercingetorix!



Le Général Miaja, un cerveau et une volonté au service de la cause antifasciste

La politique en jouant au billard

—Vous qui êtes journaliste—m'a demandé ce milicien français, tandis que, au billard du «Foyer», nous étonnions les camarades par de brillantes séries de deux et même de trois—, elle est finie, cette crise?

Je ne savais absolument rien. Mais je m'arrangeai pour avoir l'air d'être bien informé, je laissai deviner quelques pronostics sibyllins, et je finis par cette affirmation qui ne m'engageait à rien:

—C'est toujours la question de savoir comment il faut gagner à la fois la guerre et la Révolution.

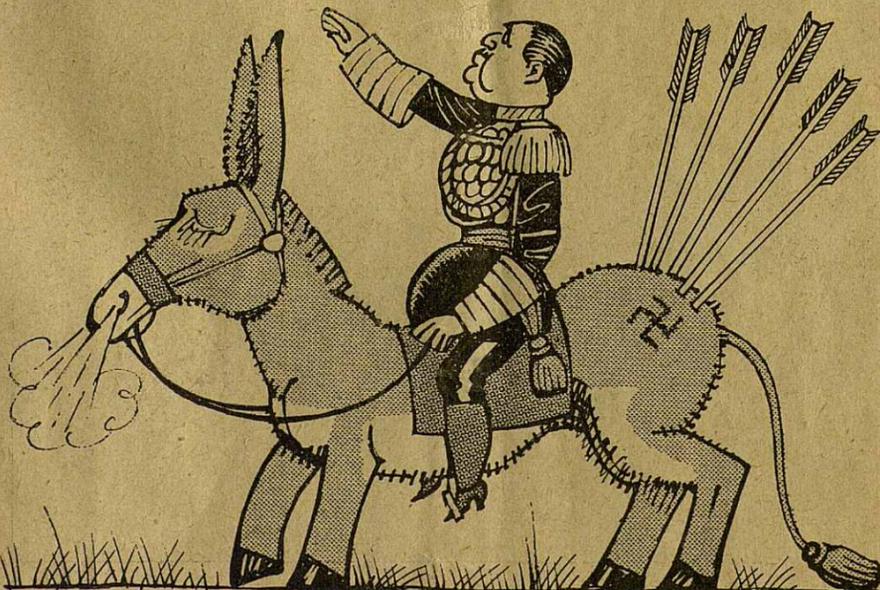
—Moi—fit le milicien— vous savez, la politique, je m'en fous! Bien entendu, j'appelle «politique» la gargote que fabriquent les cuisinots pour nous présenter le chat crevé comme civet de lapin. J'ai mes opinions comme tout un chacun. Mais la salade, voyez-vous...

Il s'interrompit pour ajuster un magnifique coup de recul sur quatre bandes. Après avoir ramassé la boule sous les chaises, il reprit:

—Mon cher, c'est pourtant clair et simple. Il faut faire les deux choses, c'est d'accord, et on peut les faire en même temps. Mais il faut gagner la guerre. Sinon, on pourrait remballer les réformes sociales et en jouer un air! Alors, je vois la chose comme ceci. Celui qui n'est pas de mon avis aura le droit de parler après moi.

Et, tout en mettant du bleu à son procédé, ce bon garçon nous présenta son programme, qui, ma foi, est plein de bon sens.

—Moi, si j'étais le Président, je «leur» dirais: «On va tous s'aligner, et chacun au boulot! Mobilisation générale. Les valides des classes appelées, avec tous les instructeurs possibles, à la caserne et au front au plus tôt. Les bleus apprendront là-bas plus vite qu'ici. Une seule exception: les soutiens de famille. Les hommes des classes non appelées, chacun à son poste de travail! Tout le monde occupé à la guerre. Pas un seul homme



Le généralissime Franco devant Madrid: il marque le pas.

qui ne soit occupé à quelque chose d'utile, et toujours prêt à aller où on l'envoie. Si l'on demande à un bonhomme: «Que faites-vous là?», qu'il puisse répondre sans honte: «Je suis là parce qu'on m'y a mis!». Quand je vois des jeunes gens me dire qu'ils préparent la révolution pour que ceux du front la trouvent toute faite quand ils reviendront, ça me fout en rogne!

Une fois ceci bien en train, je suis d'accord que tous ceux qui ont des capacités soient appelés à organiser la nouvelle société. Toutes les réformes sociales, les plus radicales, j'en suis. Syndicalisme, collectivisme, communisme intégral si on peut y arriver, j'applaudis des mains et des pieds! Mais tout ce qu'on fera, ça oui, il faut le faire sérieusement, sans pagaie. Il faut donner l'exemple d'une belle révolution, d'un travail proprement fait! C'est pas ça?»

Comme, sur ces entrefaites, de nouveaux camarades arrivaient et demandaient si on avait bientôt fini la partie, nous leur abandonnâmes le billard et on parla d'autre chose.

JULOT LE MILICIEU

Parbleu!!

La presse a fait grand cas, dernièrement, de «prétendues» infiltrations allemandes au Maroc. Ramenons les faits à leurs exactes proportions. S'il est vrai que les leviers de commande sont, au Maroc, tenus par des techniciens hitlériens, les boutiques par des commerçants hitlériens et l'exploitation des mines organisée par des ingénieurs hitlériens, il ne saurait y avoir d'infiltration comme on s'est plu à l'affirmer.

La discorde régnerait au camp de Franco

Londres, 26 mars (dép. «Information»). — D'après des informations de source privée, parvenues de Salamanque et de Burgos, le général Franco et ses troupes sont actuellement aux prises avec une révolte qui, pour n'être qu'à l'état embryonnaire, pourrait devenir une véritable menace. Les paysans des montagnes de l'Estremadure et de l'Andalousie ont adopté la méthode de la guérilla et harcèlent constamment les détachements rebelles isolés.

Par ailleurs, les insurgés ne s'entendent pas entre eux. Des rivalités existent entre les phalangistes, les légionnaires, les Maures et l'armée régulière. Ce manque d'entente serait, entre autres, cause du peu de succès des rebelles à Pozoblanco où l'attaque ne fut pas soutenue par l'artillerie.

L'organisation militaire des rebelles qui était excellente au début de la guerre civile se désagrégerait. Les états-majors italien et espagnol ne s'entendraient pas. Des querelles se seraient élevées entre Espagnols, Maures et Italiens. Les troupes allemandes assisteraient impuissantes et écoeuvrées à ces luttes.

Le général Franco se plaint du manque de munitions. Les Italiens répliquent qu'il a gaspillé les énormes quantités expédiées et ils déclarent, en outre, que son service de transports est insuffisant.

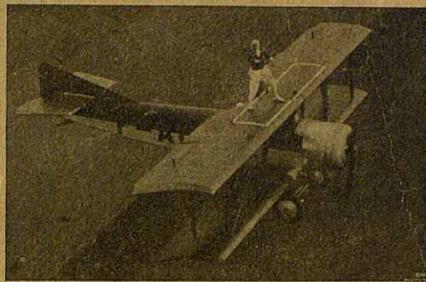
Les observateurs impartiaux assurent que les troupes rebelles ne sont plus aussi mobiles qu'au début de la guerre et que si le général Franco n'unifie pas le commandement, et n'améliore pas l'organisation de son ravitaillement, il devra battre en retraite dans tous les secteurs.

D'autre part, la Radio rebelle nous annonce que, un complot ayant été découvert parmi les troupes «nationalistes», 30 officiers ont été fusillés.

Le progrès de la justice dans l'humanité n'est pas le résultat de forces aveugles, mais d'un effort conscient, d'une idée chaque jour plus haute, vers un idéal toujours plus élevé.

Suzy, amazone moderne

Celle dont nous voulons ici conter l'histoire, c'est une de ces humbles enfants du peuple; habituée dès sa plus tendre enfance à gagner sa vie, elle se forma elle-même à force d'énergie et de volonté. Sa vocation devait naître du fait d'un hasard. Suzy Lemaitre, emballée d'aviation, assistait en 1935 à un meeting dans le Loiret: au programme une descente en parachute, et diverses exhibitions acrobatiques. Le beau temps, hélas, n'étant pas de la partie rendait presque impossible la descente en parachute projetée. Notre Suzy se présente comme remplaçante du parachutiste qui avait fait défaillance.



Suzy, acrobate sur un avion en plein vol

vons dans le parc de Montjuich luttant contre les forces fascistes. Puis ce sont les heures tragiques d'Irun, Saint Sébastien, Toledo. Plus tard nous la retrouvons sur le Front de Huesca, où artificielle d'une batterie de 75, elle accomplit tout son devoir, non en femme mais en véritable Milicien, forçant l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Garde, travail de tranchées, tir, attaques au parapet, rien ne lui est épargné, et alors que plus d'un front masculin se ridait d'anxiété dans les heures terribles, notre camarade gardait toujours son sourire en dépit des circonstances les plus tragiques.

Fin août. Alerte à la batterie! Trois mille maures attaquent nos positions. Un éclat d'obus atteint Suzy à la jambe droite: dans le feu de l'action et du combat, insensible à la douleur physique elle défend, vaillamment, sa position et ce n'est que plusieurs heures après, alors que les Riffains fuient en désordre qu'elle pense à sa blessure et se laisse évacuer.

Après guérison, et sur sa demande elle rejoint sa batterie au front. Combats, gardes, bombardements et mitraillades des «Junkers», «Capronis» et «Fiat» sont les distractions journalières de notre héroïne.

Les femmes ne sont plus admises, aujourd'hui dans les unités combattantes. Allant vers son avenir, rêvant de revêtir à nouveau le casque de cuir et le parachute, Suzy rentre à Paris.

Petite Camarade, toi qui dans les boueuses tranchées de Huesca, fis par ton courage l'admiration de tes chefs et de tes camarades, toi qui au «Foyer du Français Antifasciste» sus te pencher sur nos cafards passagers et les dissiper par une de ces gaies boutades dont tu as le secret, tous nos vœux t'accompagnent vers ta nouvelle destinée. Dans la vie, tu feras ton chemin car tu possèdes au plus haut degré les qualités requises pour la profession que tu as choisie. Nous te souhaitons bonne chance et un avenir digne de toi.

Tu as bien mérité de la Révolution.

La voix du pape condamne le communisme.

Mais la voix de la conscience condamne un régime d'exploitation, de misère et de guerre.



Suzy, (celle du casque) au front de Huesca

UN SAINT

C'est dans la «Croix des Côtes-du-Nord» (21 mars) que nous trouvons un extrait de la «Vigie», dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il est plus littéraire que véridique.

A en croire ce journal, les chrétiens espagnols subiraient, de la part des gouvernementaux, les pires atrocités. Voyez plutôt:

«Ils meurent par centaines, par milliers, arrachés à leurs pauvres villages, à leurs églises chéries, à leurs humbles maisons, traînés, comme le Christ, sous les huées d'une troupe avinée de soldats ivres et de femmes éhontées... Couverts de boue et de sang, dans leurs vêtements en lambeaux et leur chair tuméfiée, ils marchent sous les coups, ils tombent et ils pleurent, comme le Christ... Ils demandent pitié et on les tue...»

Cela est peut-être gentiment tourné. Mais ne croyez-vous que cela s'adresserait plutôt à Franco? Car, enfin, qui a bombardé des villes ouvertes? Qui a massacré la longue théorie d'enfants, de femmes et de vieillards fuyant Malaga? Qui a détruit sciemment les églises, détruit les œuvres d'art, anéanti tout vestige de la civilisation chrétienne?

Mais Franco, n'est-ce pas, est un saint...

JEAN-CLAUDE

C. N. T.
U. G. T.
pourquoi pas
UNI-T.

Les notes du général Franco

Le général Franco a adressé aux puissances signataires du traité d'Algésiras une note dans laquelle il se proclame le défenseur de l'intégrité du territoire espagnol.

Vigilis signale, dans les *Izvestia*, que la France a signé, en 1912, un traité avec le sultan du Maroc et l'Espagne, et que ce traité est constamment violé par l'Allemagne et par l'Italie. D'autre part, le général Franco reste toujours un rebelle, traître à sa patrie, et ses notes ne peuvent être prises en considération par ces puissances. Mais il ne s'agit pas de cela. La presse française et anglaise a fait remarquer que l'envoi de la «note» de Franco a eu lieu après le retour, de Berlin en Espagne, du général Faupel. D'autre part, la «note» coïncide comme date avec l'intention de l'Italie de protester contre la prétendue violation par la France de l'accord sur les volontaires.

«Tout cela, écrit Vigilis, prouve que les interventionnistes se préparent à de nouvelles manœuvres, afin de provoquer de nouveaux retards dans la mise en application de l'accord sur la non-intervention, sur les volontaires et sur le contrôle, sinon de l'empêcher complètement.

«La provocation et le chantage, termine Vigilis, sont la méthode de prédilection des fauteurs de guerre allemands et italiens. Ils ne font que troubler l'eau autour des questions de la non-intervention aussi bien qu'autour de la question marocaine. En maintenant une atmosphère viciée par le chantage, ils s'en remettent pour le reste au comité de Londres, qui, dans leur idée, est un organe destiné à masquer leurs forfaits.

«Par conséquent, la note ridicule du premier d'opérette de Burgos, est non seulement une farce, mais encore un signal d'alarme.»

En 1914-1918.

Les soldats, acteurs inconscients du plus grand drame du siècle, ignoraient pour quels buts ils se battaient... et mouraient.

En 1936-1937.

Dans l'Espagne Républicaine, tout combattant sait qu'il défend, les armes à la main, le bien le plus précieux de l'homme sur la terre... LA LIBERTE.

Monsieur Bergeret fait la queue



Comme j'hésitais avant de prendre place dans une queue de bureau de tabac, j'aperçus à côté de moi un monsieur qui, apparemment, se trouvait dans la même perplexité que moi.

Il avait une belle barbe grisonnante, fort bien soignée comme toute sa personne, un feutre nuancé, ma foi, d'une légère velléité d'arrogance. La boutonnière du pardessus munie de je ne sais quel ruban. Et il paraissait observer d'un oeil philosophe et amusé les menues dissidences qui se produisent toujours à la formation d'une queue populaire. Je le reconnus. C'était bien Monsieur Bergeret, à peine vieilli. Je me présentai :

—Excusez-moi—dis-je—de vous avoir un peu perdu de vue depuis la mort de ce bon Monsieur Anatole France, qui fut pour vous, je crois, un véritable père...

—Putatif—acheva-t-il, mélancolique, mais avec sa douceur coutumière—. On ne l'a que trop publié, hélas! Mais parlons d'autre chose. Venez-vous aussi acheter des cigarettes?

Je lui dis mon indécision; je crus devoir exprimer quelque regret de la présente incommodité des emplettes quotidiennes.

—Pas du tout—me dit Monsieur Bergeret—. La queue est dans l'essence même des choses. Elle est logique et nécessaire. Faire la queue est, je ne dirai pas une aspiration, mais une fonction naturelle de l'individu, que l'on pourrait définir: un élément égaré d'une queue qui se cherche.

La queue est à l'origine de la création. Elle se place déjà dans le premier incident au Paradis terrestre, sur lequel nous sommes d'ailleurs incomplètement renseignés.

Oui, vous y retrouvez au moins deux queues: celle du serpent, qui était peut-être celle du démon lui-même, et une autre dont on ne nous parle jamais...

J'étais tout oreilles.

—Celle de la pomme. D'ailleurs, tout le règne animal: animaux terrestres, poissons, oiseaux, tous sont pourvus d'au moins une queue, et je dis: au moins une, parce que chez certains, comme l'éléphant, la nature a été vraiment libérale...

—Cependant—dis-je—la femme...

—Je vous attendais—dit finement Monsieur Bergeret—. Vous oubliez que la femme n'est qu'une sirène qui a perdu la sienne. D'ailleurs, si la femme n'en a plus, vous reconnaîtrez qu'elle y supplée volontiers et s'en procure par ailleurs...



Comme je paraissais un peu surpris :

—Grâce au fourreur, elle s'adonne les flancs et les reins de queues de renard, zibeline et autres animaux à poils, qui semblent n'avoir été créés que pour cet usage. Sans compter qu'elle a imaginé la robe à queue pour les soirs de grand apparat. Il est vrai que l'homme lui-même n'a rien trouvé de mieux, comme habit de cérémonie, que la «queue de morue»! Il était pourtant assez laid sans cela. La

queue, je vous le dis, est partout sur cette terre...

Je crus pouvoir triompher :

—La Terre, du moins, est ronde, Monsieur Bergeret...

—La Terre—les savants vous le diront, cher ami—, est tout uniment un pauvre fragment détaché de la queue d'une comète, qui continue son chemin imperturbable comme le lévrier continue à courir sans s'apercevoir qu'il perd quelques poils dans les buissons. Et puisque je parle de chien: Avez-vous remarqué qu'Alcibiade s'est assuré l'immortalité rien qu'en coupant la queue du sien? C'était un sage. Et doublement, car, c'est à noter, il se garda bien de se livrer à une amputation purement personnelle.

—Puisque—insinuai-je—vous considérez que la queue est une fonction toute naturelle, comment expliquez-vous qu'aucune de celles-ci, devant les boutiques, ne s'organise sans heurts et sans discussions?

—Toute queue est passible de troubles et malaises nombreux, dont la science triomphe difficilement pour cette raison suffisante que le sujet, pourtant universel, est encore mal connu: on n'est même pas parvenu à établir exactement le point de naissance de la queue: je vous défie de me dire où commence celle d'un simple ver de terre!

La queue est remuante et élastique. Lorsque vous vous incorporez dans une queue, au boulanger où au tabac, vous croyez être le vingtième; vous ne tardez pas à constater que, par l'intercalation subreptice d'éléments insoupçonnés, vous êtes devenu cinquantième ou centième. D'ailleurs, pareille anomalie se manifeste derrière vous: à mesure que la queue pénètre dans la boutique, elle reste toujours aussi longue au dehors! Ainsi, tandis qu'on ne discerne jamais bien ce qui se passe à la tête, où se manifestent les conflits les plus irritants, il se produit à l'autre extrémité un processus unique dans la science biologique: un

quidam approche, vous demandez si vous êtes le dernier, vous lui répondez par l'affirmative, et automatiquement, cet inconnu s'approprie votre qualité d'anneau terminus de la queue!

J'écoutais, charmé.

—Je disais que la queue est universelle, puisque la création l'a donnée à tous les animaux. Elle leur est fort utile. Les poissons l'utilisent pour se diriger, ce qui est pure merveille, réfléchissez-y! De tout temps, les oiseaux s'en servaient comme «timon de profondeur», sans attendre que ce terme fût découvert. Les animaux terrestres l'emploient soit à manifester leurs émotions, comme le chien, à se bâtir des maisons, comme le castor, à s'accrocher aux arbres, comme le singe, à avancer, comme les reptiles, à se battre les flancs pour chasser les mouches... L'homme, peu favorisé par la nature, juge mal des choses. Les Latins se sont montrés injustes avec leur: «In cauda venenum» (Le venin est dans la queue). Les Espagnols le sont également, lorsque, parlant d'une affaire qui semble devoir mal tourner, ils disent: «Este asunto trae cola...». Il me paraît plus équitable de reprendre l'opinion de notre vieil Esope et de dire: «La meilleure et la pire des choses, c'est non pas la langue, mais la queue».

Monsieur Bergeret continuait de deviser ainsi, lorsque nous constatâmes que l'on avait distribué tout le tabac et que le buraliste fermait sa boutique.



Du Foyer: Un coin de la salle des jeux

Il faut aussi sourire

Hitler se prépare à prononcer une harangue, devant une salle comble. Quelqu'un lui signale qu'il y a là pas mal de juifs. Indigné, il invite tous les israélites à sortir. Un tas d'auditeurs se précipitent dehors.

—Et non seulement les juifs—crie-t-il—, mais les parents, les alliés et les amis! Je n'en veux aucun ici!

La salle se vide, à tel point, qu'il ne reste plus qu'un brave homme sur sa chaise.

Hitler, un peu surpris mais satisfait de l'épuration, se dirige vers cet aryen intégral et lui tend la main.

—Au moins, toi, tu es un pur!

L'autre ne répond pas. Il est sourd!

Toujours pendant la campagne anti-juive, Hitler visite une école. On lui désigne un gamin appliqué.

Hitler l'interroge:

—Dis-moi, mon ami, pourquoi avons nous perdu la guerre?

Le petit, qui est israélite et roublard, répond:

—A cause des généraux juifs!

Hitler, satisfait, va le féliciter; mais, se ressaisissant:

—Mais, au fait... il n'y avait pas de généraux juifs chez nous!

Et le gosse, implacable:

—Je parle de ceux qu'il y avait chez l'ennemi.

Alors qu'il faisait des tournées électorales, Hitler avisa un paysan qui paraissait peu enthousiaste. Il le questionna.

—Toute cette politique—lui répondit le campagnard—, ça m'est égal! Ce que je vois, c'est que dans notre village, ça ne marche pas du tout! Voilà six mois que je réclame qu'on enlève de devant ma porte ce tas de fumier et d'ordures, rien n'y fait! Je ne vois que ça, moi!

Hitler ne perdit pas son temps à s'occuper de ce pauvre diable. Il continua sa tournée, devint chancelier, puis fuhrrer. Et à ce titre, dernièrement, il eut l'occasion de revenir au même patelin. Hurras, ovations, mains tendues. Et parmi la foule, notre paysan, qui levait le bras plus haut que les autres.

Hitler le reconnaît, s'approche et dit à l'homme:

—Allons! Je vois, mon ami, que tu es devenu un partisan et un admirateur!

Le paysan, bourru, riposte:

—C'est pas du tout ça. Je levais le

Je lui demandai: Il n'y a plus de cigarettes?

Flegmatique, il me répondit:

—Ni colilla!

«Colilla» (bout de cigarette), signifie: petite queue.

Monsieur Bergeret, professeur satisfait, me dit en souriant:

—Vous voyez bien!

J. ARNAUD

bras pour vous dire que maintenant, il arrive jusque là, le tas de m...!

Mussolini, voyageant en auto, est obligé par une panne de s'arrêter dans une petite localité. Il décide de passer la nuit là, incognito, et le soir, pour se distraire, il entre dans un cinéma. L'ombre et la fatigue aidant, il s'endort, et ne s'aperçoit pas sur l'écran, parmi les actualités, il «passe».

La foule, unanime, applaudit ou salue. Son voisin, remarquant qu'il ne bouge pas, le pousse vivement du coude et lui dit, tout bas:

—Je pense comme toi, l'ami, mais je te conseille de saluer tout de même!

Mussolini, recevant une délégation étrangère, lui fait visiter un campement. Pour montrer aux visiteurs combien ces hommes lui sont attachés, il appelle l'un d'eux, et, sur le bord d'un ravin, lui dit:

—Saute!

L'homme saute et se casse les reins. Deuxième expérience, identique. A la troisième, l'un des étrangers s'approche de l'homme, lui reproche son fanatisme et lui dit:

—Mais vous ne tenez donc pas à la vie?

L'autre, manifestement dégoûté, riposte:

—Vous appelez ça une vie, vous?... Et il saute.

La Patrie, c'est un mot, tandis que l'Humanité c'est une réalité née de nous mêmes.

Chair de poule

Il y a chair de poule et chair de poule.

L'autre jour, au marché, j'entendais une brave femme, qui venait de demander le prix d'un fragment de poule, s'écrier: «¡Qué cara está la carne de gallina!».

Et ce cri d'une modeste ménagère m'a rappelé ce mot, bien moins pardonnable, d'un souverain que l'Espagne connut jusqu'en 1931.

A la suite d'une glorieuse bataille, au Maroc, un général espagnol et toute sa suite avait été fait prisonnier par les maures de Abd-el-Krim. Ces personnages ayant été mis à prix, le Roi envoya un intermédiaire, D. Horacio Echevarrieta, de Bilbao, pour débattre la libération. Il dut payer pour cela une somme assez ronde. Comme celle-ci paraissait élevée au Roi, il lâcha ce mot méprisant: «¡Qué cara está la carne de gallina!».

Il y aurait plusieurs commentaires à faire sur cette anecdote, d'autant plus rapprochée de nous que les généraux ou officiers d'alors, ce sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui... Et les Maures aussi, ce qui est encore plus raide!

Quant à la chair de poule, on désirerait savoir ce que l'ex-roi en pense. Mais... il n'est pas là!



Les prisonniers italiens du front de Guadalajara écoutent l'allocution de «La Pasionaria». Une minute après, ils chanteront l'Internationale!

L'arrivée à Marseille du paquebot «Iméréthie-II» Canonné par le «Canarias»

Marseille, 28 mars. — Il y avait foule, ce matin, sur le quai où devait venir s'amarrer le paquebot *Iméréthie II*, de la Compagnie Paquet, qui, attaqué au large des côtes d'Espagne par le croiseur nationaliste *Canarias*, avait résisté aux ordres qu'on lui donnait de se rendre à Palma de Majorque et avait essayé quelques coups de canon.

A 10 h. 30, le paquebot était amarré pendant que la police procédait immédiatement à la vérification des papiers des 436 réfugiés dont 80 miliciens de toutes nationalités, 23 travailleurs chinois et le secrétaire de la légation de Chine à Madrid.

Le commandant Pierre Quiriconi avait, à Valence, retracé brièvement ce qui s'était passé jeudi matin entre lui et le croiseur *Canarias*. Il a, ce matin, communiqué à la Compagnie Paquet son rapport de mer, document impressionnant dans sa sécheresse. En voici les passages essentiels :

«Parti de Marseille pour Alicante, mardi 23 à 10 h. 45, avec deux passagers autorisés par le ministre des Affaires étrangères et 431 colis destinés à la colonie française de Madrid, le pavillon français hissé au mât et bien éclairé pour la nuit par deux puissants projecteurs, je me trouvais, jeudi 25, à 12 milles à l'est du cap Nao. A 3 h. 20, un croiseur, dont j'ai pu distinguer la silhouette, éclairé par la lune, nous passe derrière à 200 mètres environ, allume son projecteur et aussitôt le braque sur nous pour lire notre nom. Il nous attaque ensuite au télégraphe optique et demande notre nom, quoique celui-ci soit inscrit en grosses lettres sur la coque, à bâbord et à tribord. Il nous donne le sien : *Canarias*.

«A 3 h. 50, alors que nous étions à 3 milles de lui, ce croiseur nous tire trois coups de canon à blanc. Je stoppe immédiatement, marche en arrière en marquant cette manœuvre par trois coups de sirène. Le *Canarias* nous signale «Allez à Palma de Majorque immédiatement».

Je lui répons : «Allons à Alicante chercher des réfugiés».

Et lui de répondre aussitôt : «C'est la même chose, dirigez-vous sur Palma».

Je répons : «Aucune marchandise à bord. Allons à Alicante, puis-je continuer ma route».

Pour toute réponse, il nous tire un quatrième coup de semonde mais avec un obus qui éclate à 50 mètres du bord.

Il m'indique la route que je dois suivre. Je refuse de faire route sur Palma et j'expédie au croiseur *Suffren*, qui était à 50 milles de nous le radio suivant, en lui donnant notre position : «Suis dérouté par croiseur espagnol *Canarias* sur Palma de Majorque; je refuse de lui obéir et vous demande instructions».

Le *Suffren* répond immédiatement : «Soyez à 7 heures à 17 milles dans le sud du cap Nao».

Ici je répons : «Suis stoppé, *Canarias* à proximité de nous. Je refuse de faire route sur Palma et je vous attends».

Le *Suffren* répond : «Attendez-moi où vous êtes».

Entre temps, le *Canarias* me signale toujours de faire route sur Palma. Je lui répons catégoriquement : «Non,

je n'irai pas à Palma de Majorque. Je reste ici. J'attends le croiseur français *Suffren* qui vient vers moi à toute vitesse».

Je mets la route, à toute puissance, vers Alicante, tandis que le *Canarias* disparaît vers le nord-est.

J'en rends compte au *Suffren* qui me répond : «Je vous approuve, venez mouiller près de nous à Alicante».

L'état-major du bord et l'équipage ont tenu à signaler tout particulièrement la très belle attitude du commandant Quiriconi.

Courtoisies diplomatiques

Un haut personnage politique honnête, en visite à Paris, a déclaré, entre autres choses aimables :

—Chez vous, les divergences d'ordre politique ou social restent toujours dans une ligne harmonieuse, et ne connaissent pas les excès de la passion ni les querelles violentes...

L'intention est gentille. Surtout au lendemain de Clichy!

De quoi se tortre... les côtes

On ne peut pas être partout à la fois. Ces jours-ci, les Autorités de Port-Vendres furent alertées : un vaisseau pirate était signalé quelque part au large, qui, d'après les services secrets, transportait en Espagne vingt-cinq volontaires. La flotte appareilla, réussit à découvrir le vaisseau pirate, et à le ramener sous bonne escorte à Port-Vendres, où le patron de l'embarcation et les vingt-cinq chenapans furent placés sous la garde d'un piquet de marins descendus d'un navire de guerre. On applique la non-intervention, en France!

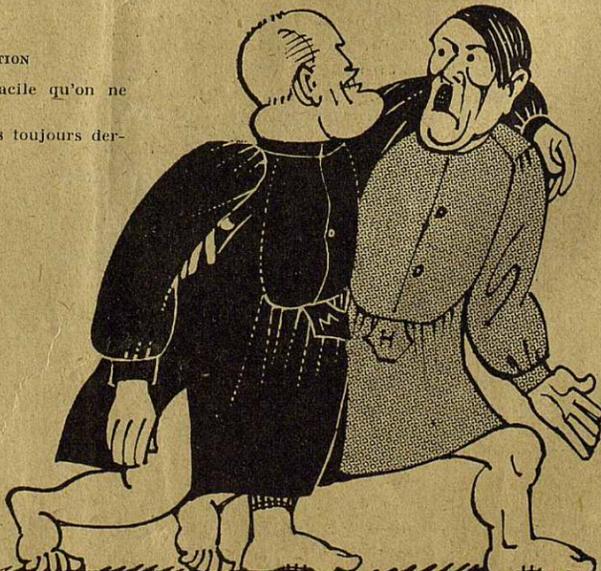
Et c'est très bien ainsi. Seulement, voilà ce que c'est que d'avoir trop de côtes à surveiller : pendant ce temps, devant Bayonne, dans les eaux territoriales françaises, un bateau espagnol porteur de charbon, le «Mar Caspio», est canonné par un chalutier insurgé, le «Galerna». Le «Mar Caspio», sérieusement touché, se traîne de Capbreton jusqu'à la barre de l'Adour, où il s'échoue. Et le «Galerna» l'y poursuit et l'arrose de ses mitrailleuses!

En somme, puisqu'on a proclamé la «non-intervention»...

LA NON-INTERVENTION

Mussolini. — C'est plus facile qu'on ne l'aurait cru...

Oliveira Salazar. — Je suis toujours derrière.



Une véritable insurrection s'est produite dans le champ des rebelles

Toutes les dépêches d'agences confirment en effet que le complot dirigé contre le traître Franco, avait de profondes ramifications.

A Tétouan, plus de sept cents Espagnols qui ne voulaient pas se plier aux prétentions des traîneurs de sabre italiens ont été mis en état d'arrestation; parmi eux figurent plusieurs chefs et officiers supérieurs.

A Algésiras, les Italiens voulaient humilier les Espagnols en les obligeant à leur demander pardon à genoux, mais nos frères espagnols, révoltés par de semblables procédés se sont enfermés dans une caserne d'où on ne put les déloger qu'après une longue lutte. Les exécutions ont été nombreuses.

Les hordes mussoliniennes prétendraient elles coloniser l'Espagne?

NOS HOTES

L'accueil aimable et cordial que nous avons reçu au Foyer ajoute à l'impression enthousiaste que nous avons ressentie au milieu de ce peuple de braves gens, d'héroïques combattants qui meurent pour la Liberté du monde.

Dès notre retour en France nous dirons toute notre indignation de notre politique d'abandon en présence de tant d'héroïsme, d'esprit d'abnégation et de sacrifice de ce peuple qui met la Liberté au dessus de la mort.

DOCTEUR DUPRÉ
Député du Nord

★

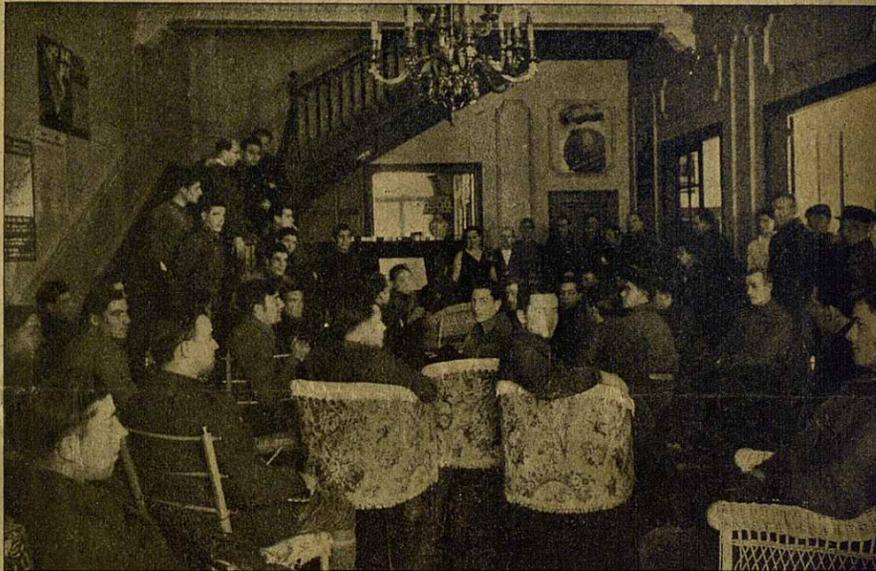
Revenu à Barcelone après trois mois d'absence, je suis heureux de trouver un accueil aussi chaleureux au Foyer du Français Antifasciste.

Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'en France, même dans la ville sœur de Toulouse, nous ne connaissions qu'imparfaitement cette œuvre.

J'assure tous mes camarades que je ferai la propagande nécessaire en faveur du Foyer.

Salut à tous mes camarades et au jour prochain de la victoire du prolétariat mondial.

JEAN ROLLAND
Instituteur C.G.T. et S.F.I.O. du Comité
Universitaire des Amis de l'Espagne Républicaine du Comité d'Aide. Du Journal S.F.I.O.
"L'Emancipateur"



Un concert au Foyer

La boîte du facteur

R. D. — Merci pour vos félicitations. Y a pas de quoi.

Jan St. — Bien reçu. Ce sera publié.

André Chénier. — C'est un peu trop mou. Et d'ailleurs, pourquoi ce nom peu veinard?

Victor N. — Robert Robert. — Grazie H. — Merci, merci!

L. T. 1937. — Nous essayerons de nous le procurer et de vous l'envoyer.

Le Scribouillard

Atrocités marxistes

Sous ce titre, la presse fasciste a publié un récit contenant des détails horribles sur le martyre et la mort du curé de Fontarabie (près d'Irun), don Segundo Gayaralde.

D'après les feuilles «bien pensantes», dès le début de la révolution espagnole, le curé fut arrêté; insulté par la lie de la populace, il fut abreuvé des plaisanteries les plus viles, les mégères lui crachaient au visage, tandis que les enfants lui lançaient des pierres... Il faut lire les affreux supplices endurés par le curé de Fontarabie. La fin est conçue dans les lignes suivantes : «Alors, le milicien leva silencieusement son fusil, ajusta le vieillard et le tua net d'une balle dans la nuque».

C'est atroce, n'est-ce pas?

Seulement, le «Eusko-Deya», organe officiel du gouvernement basque, nous apprend que la malheureuse victime, don Segundo Gayaralde, après avoir été si horriblement martyrisé et tué sous les balles des «rouges», jouit d'une excellente santé et vient d'être nommé curé de l'église de Santa Maria, à San Sebastian...

Décidément, il n'y a plus moyen de faire de la littérature!

Pendant que le peuple en armes lutte pour la Liberté, les fascistes désirent un maître: Franco, Hitler, Mussolini, ou le soulard de Séville.

Gráficas Typus - Saló Garcia Hernández 171 - Barcelona